

DELPHINE SEYRIG | MICHAEL LONSDALE

INDIA SONG

UN FILM DE MARGUERITE DURAS

Silphane Tchalgadjieff présente un film de Marguerite Duras « India Song »
Avec Delphine Seyrig, Michael Lonsdale, Mathieu Carrière, Claude Maura, Neenan Dabitcheff, Claude Juan
Scénario original Marguerite Duras, Directeur de la photographie Bruno Nuytten, Son Michel Vionnet
Montage Solange Leprince, Musique Carlos d'Alessio, Producteur délégué Silphane Tchalgadjieff
Production Sunchild / Les Films Armorial, Distribution Tamasa avec le soutien du CNC



TAMASA PRÉSENTE

INDIA SONG

UN FILM DE MARGUERITE DURAS

nouvelle version restaurée

FRANCE - 1975 - 1H59



sortie en salles le

14 octobre 2020



Presse

Frédérique Giezendanner

T. 06 10 16 37 00

frederique.giezendanner@gmail.com

Distribution

TAMASA

T. 01 43 59 01 01

pauline@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com



C'est l'histoire d'un amour, vécu aux Indes, dans les années 30, dans une ville surpeuplée des bords du Gange. Deux jours de cette histoire d'amour sont ici évoqués. La saison est celle de la mousson d'été.

Des VOIX sans visage - au nombre de quatre - parlent de cette histoire.

Les VOIX ne s'adressent pas au spectateur. Elles sont d'une totale autonomie. Elles parlent entre elles. Elles ne savent pas être écoutées.

L'histoire de cet amour, les VOIX l'ont sue, ou lue, il y a longtemps. Certaines s'en souviennent mieux que d'autres. Mais aucune ne s'en souvient tout à fait et aucune, non plus, ne l'a tout à fait oubliée.

On ne sait à aucun moment qui sont ces VOIX. Pourtant à la seule façon qu'elles ont, chacune, d'avoir oublié ou de se souvenir, elles se font connaître plus avant que par leur identité.

L'histoire est une histoire d'amour immobilisée dans la culminance de la passion. Autour d'elle, une autre histoire, celle de l'horreur - famine et lèpre mêlées dans l'humidité pestilentielle de la mousson - immobilisée elle aussi dans un paroxysme quotidien.

La femme, Anne-Marie STRETTER, femme d'un Ambassadeur de France aux Indes, maintenant mort - sa tombe est au cimetière anglais de Calcutta - est comme née de cette horreur. Elle se tient au milieu d'elle avec une grâce où tout s'abîme, dans un inépuisable silence. Grâce que les VOIX essaient précisément de revoir, poreuse, dangereuse, et dangereuse aussi pour certaines des voix.

A côté de cette femme, dans la même ville, un homme, le Vice-Consul de France à Lahore, en disgrâce à Calcutta. Lui, c'est par la colère et le meurtre qu'il rejoint l'horreur indienne. Une réception à l'Ambassade de France aura lieu, pendant laquelle le Vice-Consul maudit criera son amour à Anne-Marie STRETTER. Cela devant l'Inde blanche qui regarde.

Après la réception, elle ira aux Iles de l'embouchure par les routes droites du Delta...

Mendicante



La mendicante est sans visage, comme le soldat d'Hiroshima. Un soldat allemand, ce n'est personne. Elle, c'est la misère, elle est la limite extrême d'un état, d'une situation. Mais elle est sans nom, sans visage... Elle est désignée par sa fonction. Les autres, ils ont ce luxe d'avoir un nom, d'être nommés. Anne-Marie STRETTER, je la mène jusqu'au bout, jusqu'à la mort. La dernière phrase « d'INDIA SONG », c'est « Déjà la mendicante chassait, dans les eaux tièdes du Delta ». C'est elle. La première phrase, c'est elle aussi.

C'est un état illimité de l'individu. Le lieu de l'écrit, sans fond, sans fin. Aussi bien, elle n'existe pas, elle est un maillon dans la chaîne de la misère. Un état de l'humain, qui ne se connaît pas. Elle est sans connaissance. Elle est sans passé, sans avenir, sans bêtise, sans intelligence, sans repères, sans identité. C'est l'instant. Elle mène comme cela son existence jusqu'à son terme. Ni tristesse, ni joie.

C'est comme un état premier qui serait retrouvé, un état animal de l'humain, qui fait qu'elle participe de l'état de tous, encore plus : de l'état de tout. Donc, elle est au plus près de l'idée.

Anne-Marie STRETTER et elle sont deux femmes. Dans les mêmes régions du monde, dans la même géographie, voilà, qui vont vers leur perte. La mendicante est suicidée par la Société, et Anne-Marie STRETTER se suicide. Mais elles sont toutes les deux abîmées dans la mort. Une mort envie, une mort... morte. Je les vois de plus en plus parallèles. Les deux. Je ne préfère pas l'une à l'autre. Je vois Anne-Marie STRETTER, la mendicante je ne la vois pas. Je ne peux pas la voir, je n'y arrive pas, c'est curieux. Peut-être qu'elle me fait peur.

Marguerite DURAS

Delphine par Marguerite

Delphine Seyrig est née au Liban en 1932. « Dans la plus belle lumière du monde », dit-elle. Son père, Henri Seyrig, est l'archéologue français le plus célèbre du Moyen-Orient. Sa mère, genevoise, est une adepte passionnée de Jean-Jacques Rousseau. Nous sommes dans un milieu protestant, profondément épris de culture. La famille Seyrig part pour New York quand Delphine a dix ans. Elle y restera jusqu'à quatorze ans. Pendant ces quatre années – déterminantes dans l'existence – Delphine Seyrig devient « américaine ».

– Je ne me sens pas particulièrement française, dit-elle, je suis américaine tout aussi bien.

Et, malgré un séjour de plusieurs années dans une pension des Cévennes, elle retourne à New York et c'est avec un Américain qu'elle s'y marie : John Youngerman. Ils ont un fils qui a maintenant onze ans, Duncan.

C'est à vingt ans, après des études étranges – dont elle n'a jamais aperçu, dit-elle, la moindre nécessité – que Delphine Seyrig débute au théâtre. Elle joue dans des centres dramatiques de province, à Saint-Etienne et à Strasbourg (ces centres, de plus en plus nombreux, ont changé la vie théâtrale française depuis une vingtaine d'années en la décentralisant et en la diversifiant). Puis à Paris, une pièce de Louis Ducreux, *l'Amour en papier*. Pendant huit ans, elle fait du théâtre à Paris et à New York, elle poursuit une carrière qui a toutes les apparences d'une carrière normale, qui progresse peu à peu. Puis, voici que tout à coup, en 1961, c'est l'éclatement : Alain Resnais, qui va beaucoup au théâtre choisir ses comédiens (il y a aussi remarqué Emmanuelle Riva, héroïne d'*Hiroshima mon amour*) remarque celle-ci : Delphine Seyrig. Ce qui nous donne un an après, *l'Année dernière à Marienbad*. Succès mondial.

Curieuse conséquence de ce succès : c'est encore le théâtre (à part *Muriel*, admirable film de Resnais encore trop méconnu) qui récupère Delphine Seyrig. Mais alors, désormais, elle le remplit. Son nom à lui seul suffit. Sous la direction de son metteur en scène, l'étonnant Claude Régy, elle va le remplir pendant cinq ans.

Après quoi, tout à coup, c'est à la fois le théâtre et le cinéma. Pinter, Pirandello d'une part, François Truffaut, Joseph Losey, Klein et moi-même, d'autre part.

Maintenant, cette personne est devenue tout simplement la plus grande des comédiennes de France. — Et peut-être du monde entier, me disait l'autre jour un très célèbre metteur en scène français. Oui, je le pense aussi : peut-être du monde entier. Maintenant que j'ai essayé de poser les structures stériles de sa biographie, comment vous la « montrer » ?

De l'enfance protestante, de la culture, du ciel rose du mont Liban et de Balbek sont venus l'intelligence de l'art et de la vie, la grâce austère du maintien, la loyauté absolue, le dégoût presque traumatique du mensonge, etc. Le reste, c'est elle seule. Mais « elle », qui c'est ?



On a calculé qu'il faudrait des centaines de pages pour décrire rigoureusement le pas de l'homme, et dans ses causes musculaires, nerveuses, et dans ses efforts. Combien faudrait-il de pages pour décrire un sourire, un regard, l'inflexion d'une voix ? Mille ?

Tout ce que je peux faire, c'est vous donner envie d'imaginer à votre guise la femme qui se nomme ainsi Delphine Seyrig.

D'abord : elle ne donne jamais d'interview. Quand je lui ai téléphoné pour lui dire que je voulais parler d'elle dans Vogue, elle s'est affolée.

— Qu'est-ce qu'on peut dire sur un comédien ? Il n'y a rien à dire, on n'a qu'à le voir !

— On peut essayer ? Vous voulez bien ?

Elle a accepté. D'abord, nous sommes amies. Ensuite, je ne suis pas journaliste. Elle est dans une méfiance terrifiée des journalistes parce qu'« ils déforment la vérité ». Elle est la seule actrice en Europe qui refuse d'être en vedette dans les grands magazines parce que pour cela il faut en passer par eux les journalistes.

On ne l'a jamais vue dans un cocktail mondain. Elle n'a jamais fait l'objet du moindre potin. Car, de même qu'elle ne supporte pas la déformation la plus admise, la plus courante de la réalité par le journalisme, elle ne supporte pas le cérémonial mondain qui s'offre en principale pâture à ce journalisme. Voyez : on peut quand même devenir une grande comédienne en négligeant sa publicité.

Elle est grande pour une Française. Elle est mince. Elle a un très beau corps. Des yeux très, très bleus. Le teint orange clair. Blonde la plupart du temps. Une denture lumineuse et un peu irrégulière qu'elle montre complètement quand elle rit (on lui a dit une fois : vous ne ferez jamais de cinéma à cause de cette petite dent qui chevauche l'autre, il faut la remplacer. Elle a refusé : jamais. Et maintenant : « Voyez, il ne faut pas les écouter », dit-elle).

Quand elle marche tout son corps bouge et elle ne fait pas plus de bruit qu'un enfant. En France quand on demande : laquelle marche le mieux ?, on dit Delphine Seyrig.

Elle a des amis absolus, des amitiés de fer. Elle est parfaitement bilingue. Elle a une maison à Paris, oui, une vraie maison, dans une cour superbe, sur une des



plus belles places du monde, la place des Vosges, ancienne Place Royale. Trois cents mètres carrés pour elle seule et l'enfant Duncan. Une terrasse, des rosiers sur la terrasse. Elle conduit les autos comme un chauffeur de taxi. Elle a des fous rires. Elle danse le jerk. Elle est toujours d'humeur égale devant les autres. Quand elle a deux jours de repos elle va à la mer, au bord de la Manche, et quand ce n'est qu'un après-midi elle va à la Cinémathèque, place du Trocadéro. Elle est dans la rue l'après-midi, en imperméable, pas fardée, un livre à la main : des fois que le cinéma disparaîtrait de la terre et qu'il faille bien s'occuper à lire en attendant la fin du monde. Quoi encore ? Aucune ne donne ce sentiment de fragilité. En fait elle est solide comme un marin des mers du Nord. Elle a une vie privée très passionnée et invisible. Elle est séparée de son mari mais il est son meilleur ami.

Si vous ne l'avez pas vue au cinéma, comment vous dire ce qu'il devient avec elle ? Ecoutez : quand Delphine Seyrig arrive dans le champ de la caméra, les ombres de Garbo et de Clara Bow passent et à ses côtés on cherche Cary Grant. Alors voilà, on est inconsolable du désordre qui règne dans le destin du cinéma. Ce visage maigre – en dehors de toute mode – sur lequel est posé le sourire de l'humour universel, ou de l'intelligence – c'est pareil –, il est aussi imprévisible que celui d'une inconnue de la rue. Et cela, chaque fois qu'on la revoit. C'est ce qu'elle appelle : varier.

Je ne crois pas aux « emplois ». On varie quand on veut varier. Il faut procéder chose par chose, film par film, pièce par pièce. Mais il faut jouer. Avant tout, jouer. Ne pas penser à sa carrière mais à la chose qu'on est en train de faire ou que l'on va faire. Ce qu'on appelle l'emploi, c'est une disponibilité entière.

Nous en arrivons au dernier départage entre elle et les autres : la façon de parler.

— On dit que j'ai une drôle de façon de parler, c'est bien vrai, j'ai une drôle de façon de parler, mais c'est ma façon de parler dans la vie.

C'est vrai : entre la comédienne et celle qui parle au petit garçon qui habite la maison, aucun décalage. Je trouve une image et je vous la donne : elle parle comme quelqu'un qui vient d'apprendre le français, qui aurait des dispositions fantastiques pour le français mais qui n'en aurait aucune habitude et qui éprouverait un plaisir extrême, physique, à le parler. On dirait qu'elle vient de finir de manger un fruit, que sa bouche en est encore toute humectée et que c'est dans cette fraîcheur, douce, aigre, verte, estivale, que les mots se forment, et les phrases, et les discours, et qu'ils nous arrivent dans un rajeunissement unique. Et l'anglais, me dit-on, elle le parle de la même façon, inimitable.

Pour ma part, j'aurais pu l'engager sur sa seule voix au téléphone, sans la voir.

Il y en a qui ne la supportent pas, de moins en moins à vrai dire. Il y en a d'autres qui en sont intoxiqués.

Moi : avant qu'ils soient distribués « j'entends » tous mes textes lus par Delphine.

Cette voix irréaliste, cette ponctuation absolument imprévisible et qui va à l'encontre de toute règle, c'est aussi Delphine Seyrig.

Commencez-vous à vous l'inventer ?

Imaginez des filiations impossibles. De qui Jeanne Moreau serait-elle la petite-fille ? Je dirais de Stendhal, par Louis Malle. Et Delphine ? De Proust, par Alain Resnais. Allons plus loin. Quand et où pourrait être née Jeanne Moreau ? Je dirais : dans une campagne, en France, en Bourgogne, sous la Restauration. Et Delphine ? En Arabie romantique, aux confins du désert où rôde T.E. Lawrence. L'une est française. L'autre on ne sait pas exactement d'où elle vient.

Elle a un pied à New York tout le long de l'année. Mais je dis bien New York dans la ville où il y a des théâtres, des rues, de la poussière, des grèves, des Noirs, des fous, des cinémas.

— Si je n'avais plus rien à faire, plus rien du tout, j'aimerais vendre des billets à la Cinémathèque, comme ça je verrais des films.

Pour ma part je lui dis que j'aimerais gérer une station-service sur une route nationale pleine d'autos.

— Ah, ce n'est pas mal non plus ça, tiens... (temps). Je voudrais bien jouer Shakespeare une fois dans ma vie en anglais quand même...

Commencez-vous à inventer une voix ? à voir un visage ?

Ecoutez encore : il m'est arrivé de travailler avec elle pendant un mois, à un film commun. Je l'ai donc vue tous les jours, et dans la joie, et dans la tristesse, et au lever, et au coucher, et dans l'exaspération, la fatigue, l'inquiétude, etc. Je ne l'ai jamais vue faire supporter aux autres le poids de son humeur, jamais.

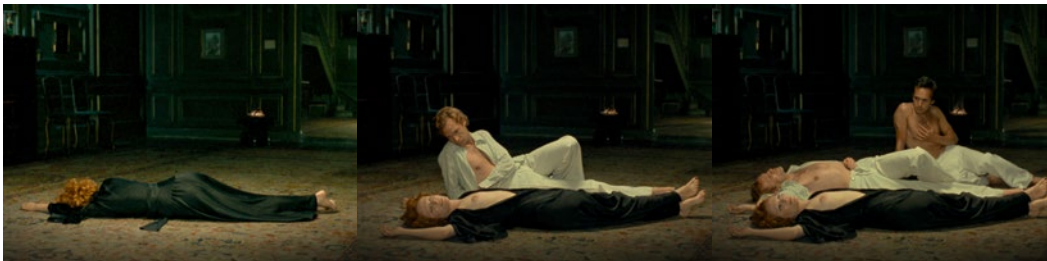
Je dirais davantage : ce qui arrive aux autres, soit en bien soit en mal, elle le partage comme jamais je n'ai vu partager la joie ou le malheur.

Une fois, dans le courant de ce film, une injustice avait été commise vis-à-vis d'un technicien. Cela ne la regardait en rien. Elle a crié. Et elle a pleuré.

— Je sais bien que ça ne me regarde pas, mais je ne peux pas, je ne peux pas m'en empêcher.

La seule entrave à sa liberté, c'est l'injustice dont les autres sont victimes.

Première parution dans *Vogue*, 1969.



Regard



C'est en 1973 que Marguerite Duras publie *India Song*, défini par la mention « texte, théâtre, film ». L'œuvre convoque des personnages et des atmosphères déjà présents dans des textes antérieurs, et notamment *Le Ravissement de Lol V. Stein* et *Le Vice-Consul*. Un an plus tard, cette « histoire d'amour immobilisée dans la culminance de la passion » prend la forme d'un film ; Delphine Seyrig et Michael Lonsdale prêtent leurs traits et leurs voix aux deux protagonistes, la femme de l'ambassadeur et le vice-consul, réunis le temps d'une soirée à l'ambassade de France à Calcutta. À sa présentation au festival de Cannes en 1975, *India Song* fascine certains, en irrite d'autres. Plus de trente ans après sa sortie, le film, que le festival de La Rochelle a récemment diffusé dans le cadre d'un hommage rendu à Delphine Seyrig, divise encore. Sa puissance dérangeante tient sans doute à ce qu'il échappe résolument à toute étiquette, et s'invente à lui-même ses propres règles et son propre langage. [...]

Il y a là une ambition totalisante qui est celle de la création d'un monde à part entière – un monde qui obéit à une logique d'ordre sensuel et affectif, et qui croise diverses expériences sensorielles. Un monde qui caresse le souvenir en cherchant le moment où la présence parviendra à intégrer l'absence au point de faire corps avec elle. Un monde-mémoire qui présente des signes dont le sens ne s'impose pas, et qui sollicite par conséquent la vive participation de ceux qui le regardent. On n'oubliera pas *India Song*.

Alissa Wenz

Générique

Réalisation Marguerite Duras

Scénario original Marguerite Duras

Directeur de la photographie Bruno Nuytten

Son Michel Vionnet

Assistant réalisateur Benoît Jacquot

Montage Solange Leprince

Musique Carlos d'Alessio

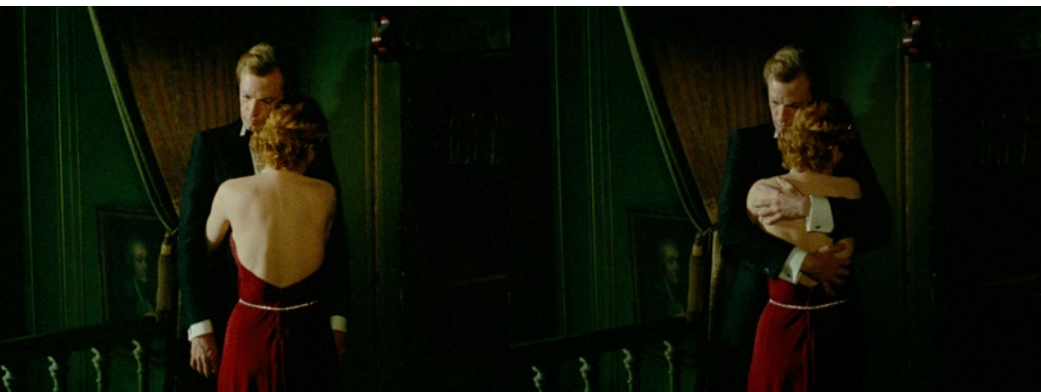
Producteur délégué Stéphane Tchalgadjieff

Production Sunchild, Les Films Armorial

Distribution Tamasa avec le soutien du CNC

France – 1975 – 1h59 – Couleur – 1,37 – VF – DCP 2K version restaurée

Visa 42753





Avec

Delphine Seyrig Anne-Marie Stretter

Michael Lonsdale le Vice-Consul de France à Lahore

Mathieu Carrière le jeune Attaché d'Ambassade

Claude Mann Michael Richardson

Vernon Dobtcheff Georges Crawn

Claude Juan le domestique

Didier Flamand le jeune invité

Marguerite Duras

RÉALISATIONS

- 1966 LA MUSICA (co-réalisé avec Paul Seban)
- 1969 DETRUIRE, DIT-ELLE
- 1971 JAUNE LE SOLEIL
- 1972 NATHALIE GRANGER
- 1973 LA FEMME DU GANGE
- 1975 INDIA SONG
- 1976 SON NOM DE VENISE DANS CALCUTTA DESERT
- 1976 BAXTER, VERA BAXTER
- 1976 DES JOURNEES ENTIERES DANS LES ARBRES
- 1977 LE CAMION
- 1979 NAVIRE NIGHT
- 1979 AURELIA STEINER (MELBOURNE) (C.M)
- 1979 AURELIA STEINER (VANCOUVER) (C.M)
- 1979 LES MAINS NEGATIVES (C.M)
- 1979 CESAREE (C.M)
- 1981 AGATHA OU LES LECTURES ILLIMITEES
- 1981 L'HOMME ATLANTIQUE
- 1982 DIALOGUE DE ROME
- 1984 LES ENFANTS

SCÉNARII

1958 HIROSHIMA MON AMOUR d'Alain Resnais

1958 BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE de René Clément

1960 MODERATO CANTABILE de Peter Brook

1961 UNE AUSSI LONGUE ABSCENCE de Henri Colpi

1966 MADEMOISELLE de Tony Richardson



